Emmanuelle Bayamack-Tam

Si tout n'a pas péri avec mon innocence

EMMANUELLE BAYAMACK-TAM

P.O.L

Extrait de la publication

Si tout n’a pas péri
avec mon innocence

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Rai-de-cœur, 1996

Tout ce qui brille, 1997

Pauvres morts, 2000

Hymen, 2003

Le Triomphe, 2005

Une fille du feu, 2008

La Princesse de., 2010

Mon père m'a donné un mari, 2013

Extrait de la publication

Emmanuelle Bayamack-Tam

Si tout n'a pas péri avec mon innocence

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

L'auteur remercie le Centre national du Livre pour la bourse qui lui a été attribuée.

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1746-3
www.pol-editeur.com

Extrait de la publication

Pour Frédéric Maria

Extrait de la publication

« Mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu. »

C.B.

Extrait de la publication

1. Bang bang

Quand ma grand-mère tente de refermer les cuisses, la sage-femme l'en empêche et entreprend de bouchonner sans ménagement son périnée endolori. Ma grand-mère ferait bien d'interroger la signification de cette brutalité, mais comme elle a toujours eu le chic pour profiter des bons moments, elle s'accorde le répit que lui laissent la paix retrouvée de ses viscères et l'escamotage fulgurant de son nouveau-né. Elle promène distraitement la main sur son ventre effondré et a juste le temps d'en percevoir les dernières contractions, la réplique mourante du grand chambardement, avant d'être délivrée d'un placenta dont elle ignorait l'existence et qui s'expulse d'elle en trois soubresauts voluptueux.

Seule, les jambes encore passées dans des étriers archaïques, ma grand-mère est prise d'un

Extrait de la publication

rire nerveux. Elle ferait mieux d'interroger aussi le sens de cette solitude, mais à vingt-six ans, elle en sait assez sur la vie pour ne s'étonner de rien et pour admettre que la solitude est notre condition. Tout ce qui lui vient à l'esprit, ce sont les bribes d'une chanson de Nancy Sinatra, « Bang Bang », et le souvenir lumineux et fixe, comme pris au piège miroitant de sa mémoire, de la plage de Sidi Fredj.

Flottante, bienheureuse, c'est tout juste si elle n'est pas en train de fredonner quand on lui présente enfin le fruit de ses entrailles, vêtu d'une barboteuse de velours émeraude à plastron nid-d'abeilles, un vêtement qui lui semble étrangement familier jusqu'à ce qu'elle se rappelle l'avoir acheté elle-même au rayon layette des *Dames de France*.

Bang bang, ma grand-mère a beau connaître la vie, il n'existe pas de préparation à ce qui va suivre. Elle ferme les yeux, croise les doigts, cherche le bon geste, la passe magique, mais rien n'y fait, aucune colombe ne s'envole péniblement d'un chapeau, aucun lapin ne s'en extirpe, aucun chapelet de foulards ne se dévide depuis la poche amidonnée de la sage-femme, qui persiste à lui présenter un bébé dont le visage saisissant de laideur offre un contraste pitoyable avec le vêtement d'apparat que lui ont choisi ses parents quand il a bien fallu penser à son trousseau.

Extrait de la publication

Parce que les circonstances l'exigent, mais sans élan, ma grand-mère tend les bras en direction de sa progéniture, dont la sage-femme se débarrasse avec un soulagement aussi manifeste qu'infamant. Bang bang, un sentiment d'injustice frémit en ma grand-mère, qui sait reconnaître un outrage quand elle en voit un. Nous sommes à la fin des années soixante, aucune échographie n'est venue sonder les profondeurs ténébreuses de sa grossesse ; aucun examen anténatal ne lui a appris que son premier enfant est une fille, ni que cette fille est atteinte de ce qu'on appelle encore un bec-de-lièvre. Aujourd'hui, on parlerait plutôt de fente labio-alvéo-narinaire, associée, dans le cas de ma mère et puisque c'est de ma mère qu'il s'agit, à une fente vélo-palatine – sans compter une luette bifide dont l'existence s'avérera finalement anecdotique au regard des autres malformations recensées.

Ma grand-mère serre plus fermement son nourrisson contre elle. Instantanément la petite tête commence à s'agiter avec une détermination animale et aveugle jusqu'à ce qu'elle réussisse à s'aboucher à un mamelon distendu et veiné de vert par neuf mois de grossesse. Louchant avec circonspection sur la narine béante et sur la lèvre mystérieusement trilobée de son nouveau-né, ma grand-mère s'adresse à la sage-femme :

– Il va pouvoir téter ?

Extrait de la publication

– Ce sera difficile.

Ma grand-mère sent bien toute la satisfaction perverse que la sage-femme éprouve à formuler son diagnostic, mais sans marquer d'émotion particulière, elle se contente de positionner plus judicieusement la bouche avide de son enfant sur son sein douloureux. Contre toute attente, celle qui ne deviendra ma mère que vingt-trois ans plus tard parvient à déglutir une gorgée de colostrum, puis une deuxième, à la suite de quoi elle se rejette en arrière avec des vagissements de protestation – car on peut compter sur ma mère pour le bruit et la fureur.

– Vous allez l'appeler comment ?

Prise de court, ma grand-mère tente de se donner le temps de la réflexion et de maîtriser la panique qui la gagne, entre le bébé qui hurle et la sage-femme qui la toise. Non qu'elle ait oublié sur quels prénoms s'était porté son choix, d'ailleurs conjointement opéré avec le père de ce nourrisson qui écume et convulse entre ses bras, mais dont elle ne sait toujours pas s'il est fille ou garçon.

Sans consulter son ennemie, elle fait sauter deux boutons-pression, laqués ton sur ton d'un vert unisexe. Nous sommes à la fin des années soixante, les couches jetables n'existent pas, et ma grand-mère se bat avec les épingles à nourrice qui retiennent les langes avant de parvenir enfin à démailloter ce qui s'avère être une petite fille parfaitement conformée

Extrait de la publication

sur le plan génital. Submergée par trop de pensées incongrues, ma grand-mère se raidit mais se sent rattrapée par le même fou rire que tout à l'heure. Bang bang : il aurait mieux valu, se dit-elle, que les malformations touchent la vulve de ma fille plutôt que sa bouche et son nez ; bang bang, il aurait mieux valu ne pas lui acheter ce pourpoint de velours inutilement splendide ni la baptiser à l'avance de prénoms inutilement princiers, qui auraient fait l'affaire pour un bébé normal mais qui constitueraient un gaspillage voire une disgrâce supplémentaire pour le monstre que je viens d'engendrer.

Au temps où l'enfant à naître ne faisait que bosseler par intermittence les flancs de ma grand-mère, les futurs parents avaient arrêté leur décision sur Léopold et Fabiola, un choix qui, sous couvert de rendre hommage aux origines wallonnes de mon grand-père, trahissait sans doute leurs rêves de grandeur à tous les deux. Qu'à cela ne tienne, ma grand-mère rhabille et berce pensivement ce bébé qui la force à rengainer ses ambitions dynastiques, tandis que la sage-femme s'affaire autour d'elle.

– Je vais vous apporter un petit palais en plastique : elle en aura besoin. Et puis je vais lui faire un biberon : ça m'étonnerait que vous ayez du bon lait, vous êtes trop maigre.

– Je crois que je vais continuer au sein : on verra bien.

Extrait de la publication

– Je connais mon métier, vous savez. J'en ai vu plein des comme vous, qui voulaient allaiter mais qui n'ont pas tenu quarante-huit heures. Autant vous éviter des souffrances inutiles.

Ma grand-mère est bien persuadée que ce n'est pas le souci louable de lui éviter des souffrances qui anime sa persécutrice. Il n'y a qu'à entendre les petits claquements de langue faussement apitoyés qu'elle émet à chaque fois que son regard tombe sur le nouveau-né ; il n'y a qu'à voir l'insistance doucereuse avec laquelle elle revient sur la question du prénom, comme si l'urgence n'était pas de consoler la parturiente du choc et de la déception dont elle essaie tant bien que mal de se remettre et de cacher l'ampleur.

– L'officier d'état civil ne va pas tarder à passer, vous savez.

– Pour quoi faire ?

– Il faudra que vous lui disiez. Pour le prénom. Ou les prénoms. Vous pouvez en donner jusqu'à quatre.

Avisant ostensiblement le badge quadrangulaire arboré par la sage-femme à l'emplacement du cœur, ma grand-mère susurre avec perfidie :

– Pour une fille, on avait pensé à Gladys.

Un silence de mort s'abat sur cette salle dévolue aux naissances. Mais il faut croire que toutes les naissances ne se valent pas et qu'elles ne justifient ni les mêmes égards ni la même allégresse. Sous l'œil

implacable et languide de ma grand-mère, la sage-femme s'empourpre et cherche une riposte qu'elle ne trouvera jamais – et pour cause : comment refuser qu'une enfant soit prénommée comme elle et sans nul doute en son honneur ? Que cet honneur soit en même temps une insulte, voilà qui est, de part et d'autre, parfaitement inavouable. Ma mère s'appellera Gladys et les prénoms princiers serviront pour les autres enfants – mon oncle Léopold et ma tante Fabiola, l'un comme l'autre heureusement dépourvus de tares visibles.

La vie est mal faite, parce que ma mère est une princesse et qu'elle aurait, plus qu'une autre, besoin de titres de gloire, à commencer par un prénom affichant sa dignité en lieu et place de ce « Gladys » jeté en représailles à une femme dont ma grand-mère aura oublié jusqu'à l'existence dès sa sortie de la clinique.

La vie est mal faite, mais ma mère est faite pour la vie. Tandis que ma grand-mère savoure son triomphe et la déconvenue de son ennemie, sa fille tète furieusement le sein nourricier, et tant pis si elle s'étrangle et tousse, tant pis si une bonne partie du liquide menace de filer droit dans ses alvéoles pulmonaires, il en restera toujours quelque chose. On peut compter sur ma mère pour affronter l'adversité, on peut compter sur ma mère pour la survie en milieu hostile.

Extrait de la publication

2. À quoi sert d'y être ?

À moi, le récit d'un commencement qui n'est pas le mien. De toute façon, il faut bien commencer.

À moi ce souvenir qui ne m'appartient pas. De toute façon les souvenirs n'appartiennent à personne. Leur nature est trop incertaine pour que nous nous targuions d'une propriété ; la distinction entre eux et les rêves trop ténue pour que nous fondions sur la mémoire quelque certitude que ce soit, à commencer par celle d'avoir vécu quelque chose. Il se peut même que nous ne soyons pas faits pour nous souvenir, si j'en juge par la proportion infime de ce qui échappe à l'oubli d'entre toutes ces riches heures, des heures dont chaque seconde est passée en nous, flux sanguin, pulsation cardiaque, expiration, inspiration – et au final, rien, trois fois rien, volatilisation des riches heures,

vingt ans de vie tiendraient dans un mouchoir. À moi ce souvenir qui en vaut bien un autre. Je n'y étais pas ? C'est vrai, mais à quoi sert d'y être ? Ma mère, qui y était, ne se rappelle pas plus que moi sa naissance et son baptême improvisé.

À moi ce souvenir de souvenir. Ma grand-mère est suffisamment bonne conteuse pour donner à tout le monde le sentiment trompeur d'avoir assisté à la scène.

À moi ce récit que ma mère a toujours écouté sans broncher, elle qu'il ne faut pas pousser beaucoup, elle qui n'est jamais loin de la transe, quand il s'agit de donner son avis : au moindre coup d'éperon, la voilà qui rue, la voilà qui caracole, et hop c'est parti pour un tour – et avec ma mère les tours durent des heures vu qu'elle ne fait grâce de rien, d'aucun développement de sa pensée confuse, d'aucune idée saugrenue, d'aucune considération inutile.

Pour lui couper la parole, il n'y a jamais eu que le conte cruel qui la voit faire dans le monde des débuts aussi tumultueux que décevants. Elle l'a toujours écouté attentivement, mais avec un air lointain qui ne lui ressemble pas, elle qui ne connaît ni n'admet d'éloignement avec quiconque.

À moi la seule histoire capable de clouer ce bec qui n'a jamais eu *de lièvre* que le nom – car si l'on tient à la fois aux métaphores et à l'exactitude, conve-

Extrait de la publication

nons qu'à l'origine la bouche et le nez de ma mère relevaient plutôt d'un système bulbeux, d'un pistil charnu ou d'une baie exubérante. Aujourd'hui, chirurgie réparatrice aidant, sa lèvre supérieure a recouvré un tracé hésitant : elle épouse étroitement l'arc dentaire mais paraît dépourvue de pulpe et bifurque vers le haut par une chéloïde rose assez disgracieuse. Les narines ont perdu leur effrayante dissymétrie au profit d'un modelé acceptable, mais le nez reste aplati et comme dilaté, ce qui lui donne un air vaguement aztèque et lui a valu le plus charitable de ses surnoms, à savoir « l'Indienne ».

La vie est mal faite, car ma mère, dont le prénom est déjà en soi un camouflet, traîne également derrière elle quarante-cinq ans de sobriquets humiliants, évoquant invariablement, et par ordre de prévalence, le singe, la truie, la chienne – et pour finir, mais pour finir seulement, le lièvre auquel elle est si loin de ressembler.

Je m'y connais en prénoms. C'est la vie de ma mère qui veut ça. Car l'outrage ne s'est pas arrêté au choix ignominieux de Gladys ; l'outrage tient aussi au fait que Léopold et Fabiola ont eu droit à des prénoms surnuméraires : Louis, Alexandre et Maximilien pour l'un, Astrid, Élisabeth et Théodora pour l'autre, succession de têtes plus couronnées les unes que les autres et dont on peut raisonnablement déduire que mes grands-parents

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2306
N° d'édition : 249044
N°d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2013

Imprimé en France

Extrait de la publication

Emmanuelle Bayamack-Tam

Si tout n'a pas péri avec mon innocence

Cette édition électronique du livre
Si tout n'a pas péri avec mon innocence
d'EMMANUELLE BAYAMACK-TAM
a été réalisée le 12 décembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818017463 - Numéro d'édition : 249044).
Code Sodis : N54525 - ISBN : 9782818017487
Numéro d'édition : 249049.

Extrait de la publication